



Gérard Cartier

Le souffle elliptique

Ciné-plage d'Étienne Faure
(Champ Vallon, 2015)

Je n'ai découvert Étienne Faure que récemment ; je le regrette. Il est vrai, même s'il n'est plus un jeune homme, qu'il n'a commencé à publier que tardivement – mais, depuis, avec une grande régularité. Ce livre, le cinquième, offre un éventail de poèmes d'une grande variété, rassemblés par thèmes dans treize sections, parmi lesquelles *Ciné-plage*, qui fournit son titre à l'ensemble.

La plupart de ces pages dessinent des scènes familières – des petites filles sur une balançoire, des amoureux dans le jardin du Luxembourg, les traces infimes que l'on peut déchiffrer dans une maison (« *le poinçon des talons aiguilles dans le parquet / où se lovent dix mille abeilles...* ») : Étienne Faure fait son miel du quotidien. Ces poèmes, pleins de charme, font souvent remonter le passé, ranimant une époque qu'on imagine être celle de la jeunesse de l'auteur. Mais celui-ci s'y révèle assez peu ; l'effet de mélancolie est discret, même si l'on sent percer de loin en loin une souffrance obscure, profonde, qui resurgit à l'improviste sous une forme empruntée (« *la mince douleur de ravenelle / qui pince* ») : la mort lui a peut-être été une tentation, et si elle *sourit* encore dans le vin, elle est tenue fermement *en respect*. Malgré les apparences, ce n'est pas tout à fait une poésie lyrique. Étienne Faure préfère au *je*, généralement absent, un sujet indifférencié, voire féminin. Et règne dans ses pages une ironie légère, un peu détachée, jamais venimeuse, quelquefois impalpable, à l'image du « *souffle elliptique d'un bandonéon* » évoqué dans un nostalgique *tango bas-normand*.

La plupart du temps, la société se devine à peine. Étienne Faure, pourtant, sait embrasser d'autres sujets que les vertiges de l'intime. Ainsi de la très belle section consacrée à Franz Kafka (« *Kafka, que faisiez-vous aux temps froids...* »), ou de l'éloge du théâtre, cette *fiction du monde* jetée sur les planches. Quant au monde lui-même, celui que l'autre siècle accoucha dans le sang, quelques poèmes entés sur l'Histoire l'explorent à leur façon, braise et sensible. Ainsi de la section *Polonaise*, fruit d'un séjour dans les Tatras, une région qui fut *tirée à hue et à dia* et qui est aujourd'hui divisée par les frontières (« *son cœur est en Allemagne et sa tête en Pologne* ») et mal partagée entre les langues. Ainsi surtout de *L'Europe au mètre* qui dessine en 6 poèmes une histoire express du XX^e siècle... Pas d'images fortes ni violemment colorées ; c'est une poésie d'ellipses plus que d'énoncés, y compris pour évoquer la tragédie – comme cette trace laissée sur un manteau, au sortir d'une guerre, où l'on devine une discrète allusion à l'étoile jaune qui y était cousue : « *à porter au manteau la cicatrice qu'on reprise, / vieil accroc...* »

Chaque poème est composé d'une seule longue phrase qui se déploie de vers en vers, coupée de d'incises, d'hésitations, de brusques bifurcations, errant sans jamais perdre tout à fait son but : le regard semble passer d'objet en objet, comme une caméra quittant

la scène principale pour une autre apparue tout à coup dans le champ, appelée par le hasard – par association d'idées ou de souvenirs. Une seule phrase scandée par les retours à la ligne en fin de vers et la scansion des virgules intérieures, qui créent une prosodie quelquefois assez complexe mais toujours sûre.

Kafka, que faisiez-vous aux temps froids,
sur le papier de neige à scruter,
des années à jeun, la mort de face,
la réception glacée de ses yeux, tenancière
aux mille griffes, ou bien serveuse
arguant de ses feux pour séduire
in limine litis, avant le catch,
tenant l'amour, cette traverse,
pour félicité provisoire
inspirée, contractée, résiliée sans cesse
comme on respire, prend l'air à la fenêtre
avant d'attraper l'onglée, quadragénaire à peine,
– et finir là toussant, crachant, tambourinaire
mû lentement en caisse de résonance
pour prendre enfin congé au prétexte
de tuberculose.